

En fac de médecine, de l'«intégration» à l'«humiliation»

Par Charlotte Belaïch

Il y a des «règles», «des points», et un «gagnant», comme dans un jeu des plus classiques. Mais il y a aussi des témoignages faisant état de «scènes d'humiliation» ou «d'agressions sexuelles» et une enquête en cours, ouverte par la procureure de Caen. Deux syndicats étudiants, Sud Education Calvados et SL Caen, affirment, témoins à l'appui, qu'«un bizutage est organisé annuellement par la corporation des étudiants de médecine de Caen, particulièrement auprès des étudiants et étudiantes de deuxième année». Le bizutage consiste, selon la loi, «à amener une personne, contre son gré ou non, à subir ou à commettre des actes humiliants ou dégradants ou à consommer de l'alcool de façon excessive, au cours d'une manifestation ou d'une réunion liée au milieu scolaire et/ou socio-éducatif». Il est puni de six mois de prison et 7 500 euros d'amende.

«Exemple parmi d'autres», selon les syndicats de Caen, la liste des «commandements 2016-2017», dressé par la «Corpo», une association étudiante qui gère les soirées de l'université, à destination des élèves de deuxième année (L2). «Le principe, tu l'as compris : réaliser les actions pour avoir les points y correspondant», explique le document qui précise que ça se «joue» par équipe. Parmi les 69 «actions» qui permettent de faire grimper le score de son groupe, tout n'est pas répréhensible ni même gênant. On peut «payer un sandwich à un clochard» (5 points), «faire un don de sang pour le défi sang limite», (5 points) ou encore «battre une team de L3 au bière-pong» (10 points). Mais dans la catégorie des actions qui rapportent gros (entre 40 et 50 points), on trouve : «Donner une fessée à trois inconnu(e)s dans la rue en criant "t'aimes bien ça coquiiiiiiiiine"», «photocopier ses seins à la Corpo», «faire un Jackie et Michel» ou encore de «se faire bifler par Rosy avec son gode». Ledit Rosy, selon *le Monde*, est un salarié de la Corpo d'une cinquantaine d'années, se présentant comme «un artiste explorant les rituels étudiants». Le quotidien, qui a eu accès au dossier, décrit aussi des soirées d'intégration durant lesquelles «les plus chauds doivent ramper dans la merde, les tripes ou les viscères de poisson et manger de la pâtée pour chien» ou encore «s'échanger un poisson rouge vivant en s'embrassant, le dernier de la chaîne devant l'avalé». En réaction, la direction de l'université a annulé le week-end d'intégration qui devait se tenir les 28 et 29 octobre.

«**Bon enfant**». Ces week-ends, plus ou moins extrêmes, ont lieu dans la plupart des facs de médecine. Interrogée par *Libération*, une ancienne étudiante de Lille explique ainsi : «Quand on passe en deuxième année, on ne connaît pas beaucoup de monde car il y a très peu de gens de la première année qui réussissent. On se met dans des groupes d'intégration où chacun a son parrain ou sa marraine. C'est un moyen de se faire des amis.» Pendant une semaine, il y a donc les fameux défis et beaucoup de soirées qui débouchent sur le week-end d'intégration. «On commence à boire dès le début de la journée mais ce n'est pas forcé.» Rien d'ailleurs, selon elle, n'est imposé. Ni les flambys gobés sur les seins des étudiantes - elles peuvent demander que l'on réalise l'opération sur leur ventre - ni les séances de verres avalés cul sec sur un tourniquet. Selon l'étudiante lilloise, il y a bien des rumeurs - un étudiant aurait sodomisé un poulet l'année avant la sienne -, des actes de violence - un autre s'est vu «enfoncer une fourchette dans les fesses» l'année après la sienne -, mais généralement «c'est bon enfant». «Il faut se mettre dans l'esprit», juge-t-elle.

La plupart des étudiants interrogés ont le même discours : ce sont simplement «deux ou trois connards qui font n'importe quoi». Normalement, rien n'est jamais forcé et il est de toute façon possible de ne pas

aller aux soirées. *«Le nouveau n'a pas vraiment le choix, il n'a pas envie de se mettre en marge»*, juge de son côté Marie-France Henry, présidente du Comité national contre le bizutage.

Chaque année offre en tout cas son lot de faits divers sordides et certains récits décrivent ce qui s'apparente plutôt à un système. Se répètent, comme une tradition, les insultes et les défis humiliants et écœurants, le tout sur fond de sexisme. Il y a par exemple l'élection de «miss chaudasse». *«Il y a des femmes qui se font harceler, voire agresser sexuellement, et ce dans le plus grand secret. Enfin non, en fait, parce que ce n'est pas secret pour les autres étudiants qui parfois assistent à la scène sans broncher. Mais il règne dans ce milieu un tel déni de considération des femmes et un tel système de protection des personnalités "populaires" de la promo ou des supérieurs, que c'est souvent la victime elle-même qui est blâmée dans ces cas-là»*, décrit ainsi une étudiante.

«Défouloir». *«En médecine, il y a un type de bizutage assez tourné sur la nudité, des bizutages sexistes et sexuels»*, confirme Marie-France Henry. En guise de défense, beaucoup d'étudiants convoquent *«l'esprit carabin»*. Les carabins, ce sont les aspirants médecins et l'esprit qui va avec, un concentré de blagues sexuelles et morbides. *«Dès que l'internat a été créé, au début du XIX^e siècle, des activités sont nées pour faire office de défouloir et se sont ritualisées, explique Emmanuelle Godeau, anthropologue et médecin qui a travaillé sur le sujet. Ce sont des études pendant lesquelles on travaille sur des gens morts, nus. On est confrontés à des tabous qui s'expriment ensuite dans le groupe par des pratiques coutumières. Les étudiants aujourd'hui vont chercher dans ces rites qui participent à la construction symbolique du personnage du médecin»*.

«On aime bien les trucs à connotation sexuelle, teintés de tradition carabine, confirme un ancien étudiant, aujourd'hui médecin. On a beaucoup de chansons paillardes par exemple. Il y a un folklore autour du sexe et de la mort censé être un exutoire.» Un «folklore» qui, parfois, franchit les limites.

[Charlotte Belaich](#)